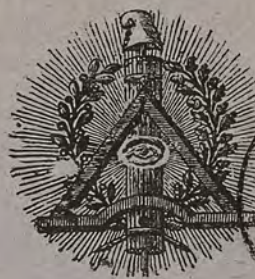


THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVUE DE LA LITTÉRATURE



LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

LOUISE ET VOLSAN,

C O M É D I E.

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

*Représentée pour la première fois, à Paris,
par les Comédiens Italiens Ordinaires du
Roi, le 2 Août 1790.*

Prix 1 liv. 10 fols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU & FILS, Libraires-Imprimeur, rue
Galande, N° 64.

1 7 9 0.

PERSONNAGES.

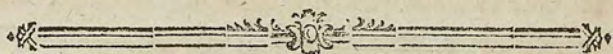
ACTEURS.

LE COMTE DE VOLMAR.	<i>M. Granger.</i>
VOLSAN , son fils.	<i>M. Michu.</i>
SOPHIE , sa nièce.	<i>M^{lle} Rose-Renaud.</i>
DORIMONT , Peintre.	<i>M. Solié.</i>
LOUISE , sa fille.	<i>M^{me}. St-Aubin.</i>
NANETTE , nourrice de Louise.	<i>M^{me} Gontier.</i>
CHARLES , Laquais du Comte.	<i>M. Cellier.</i>

(*La Scène est en Allemagne.*)



LOUISE ET VOLSAN, C O M É D I E.



ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un salon de l'Hôtel du Comte de Volmar ; un métier , nne table , des fauteuils , &c.)

SCENE PREMIERE.

S O P H I E , seule , travaillant à la tapisserie.

QUELLE situation est la mienne ! J'aime Volsan, oui, j'aime mon cousin ; je cherche envain à me méprendre sur l'impression qu'il a fait naître dans mon cœur ; elle fut l'effet du premier regard que je portai sur lui, lorsque son père me retira du Couvent, & me fit habiter dans cette maison. Je

4 LOUISE ET VOLSAN,

voudrais n'avoir que de l'amitié pour mon cousin ; & lui ! . . il a de l'amour pour une autre : je n'en puis douter , il me l'a dit ; (*elle se lève.*) & il faut que j'écoute ses cruelles confidences ! Ce que je dois à la confiance qu'il me témoigne , aux liens du sang qui nous unissent , tout m'ordonne de le détourner de la malheureuse passion qu'il a conçue pour la fille du Peintre Dorimont... S'il venait à s'appercevoir que je l'aime , il croirait peut-être que mes conseils étaient intéressés. Que penserait-il de moi ? Ah ! J'en mourrais de honte & de douleur. Cachons s'il se peut mon trouble.

SCENE II.

SOPHIE. VOLSAN.

VOLSAN.

AH, ma chère Cousine !

SOPHIE.

Eh bien Volsan.

VOLSAN.

Vous voyez le plus tourmenté , le plus irrésolu des hommes.

SOPHIE.

Si les consolations de l'amitié peuvent soulager vos chagrins , parlez , je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour rétablir le calme dans votre ame.

VOLSAN.

Lorsque je suis près de vous , ma cousine , il me

semble que je souffre moins; vous avez l'air d'être si attendrie de mes peines! Quand je vous peins toute la force de mon amour pour Louise, toute la tendresse du sien, je vous surprends à partager mon émotion; & même, en ce moment, des larmes sont prêtes à s'échapper de vos yeux. Si j'eusse confié ma faiblesse à un homme, il l'aurait censurée avec rigueur, charmé de trouver une occasion d'affecter une vaine supériorité, vos conseils ménagent mon amour-propre. Vous daignez me plaindre. Heureux celui qui méritera les plus tendres affections de votre cœur!

S O P H I E.

Parlons, de vous, mon cousin, & de ce qui renouvelle votre agitation.

V O L S A N.

C'est le peu de succès de mes efforts. Depuis huit jours, je n'ai pas vu Louise, & je sens que je l'aime plus que jamais. Ah, ma chère Cousine, fixez, s'il se peut, mes irrésolutions.

S O P H I E, *avec contrainte.*

J'imagine facilement tout ce que la sensibilité peut coûter de peines!.. Que vous dirai-je encore? Quel chagrin pour votre père, s'il découvrirait vos sentiments! Vous êtes son fils unique, sa seule espérance. Vous-même, Volsan, vous êtes ambitieux?

V O L S A N.

Ah! Si c'est avoir de l'ambition que d'être consumé du desir d'employer toutes mes forces, toutes les facultés de mon ame pour devenir utile à ma Patrie; oui, ma cousine, je suis ambitieux, personne ne l'est plus que moi.

6 LOUISE ET VOLSAN,

S O P H I E.

Nous sommes en Allemagne ; & vous savez combien dans notre Patrie on tient au préjugé de la naissance. Si vous songiez à contracter un mariage aussi disproportionné, tous les chemins de la gloire & des honneurs vous seroient fermés à jamais.

V O L S A N.

J'envisage ces honneurs auxquels mon rang me donne le droit de prétendre, mais je me représente le désespoir de Louise. Que ne suis je né dans une de ces classes, où l'homme ne doit compte aux autres que de sa probité. Infortunée Louise ! Je te trompe... Depuis huit jours elle me croit à la campagne.

S O P H I E, *péniblement.*

Plus les circonstances sont difficiles, plus il faut redoubler de courage... Je sens qu'il est des positions qui en demandent beaucoup.

V O L S A N.

J'abandonnerais Louise d'une manière aussi avilissante !...

S O P H I E.

Et si vous la revoyez...

V O L S A N.

Ah, ma cousine, si vous saviez tout !.. N'allez pas concevoir de Louise une opinion désavantageuse, son cœur simple ne soupçonna jamais le mal, elle est toute amour... Cette infortunée, trop confiante dans mes promesses, se croit l'épouse de son amant. Eh ! ne l'est-elle pas ?.. Sçachez... (*à part.*) Ah Ciel, qu'allais-je dire ?

S O P H I E, *à part.*

Que ma position est affreuse !

COMÉDIE.

7

V O L S A N.

Voilà mon père.

SCÈNE III.

SOPHIE. LE COMTE. VOLSAN.

LE COMTE.

JE suis ravi de vous trouver ici tous les deux. Bonjour ma nièce ; Volsan, j'ai obtenu pour toi ce que tu desirais.

V O L S A N.

Ah, mon père, que je vous remercie ! Je parviendrai bientôt à des grades plus distingués.

LE COMTE.

Voilà bien la jeunesse ! A présent, mon fils, que vous êtes placé avantageusement, il faut songer à vous marier. (*à ce mot, Sophie fait un mouvement pour sortir.*) Où allez-vous donc, ma nièce ? Restez, restez. Oui, mon fils, il faut songer à vous marier ; on ne sçaurait l'être trop tôt, quand on a été élevé comme vous à l'école des bonnes mœurs, c'est le moyen de les conserver. Voici le moment de vous faire part à l'un & à l'autre de mon projet.

SOPHIE, *à part.*

Ah Ciel !

V O L S A N, *à part.*

Que va t-il dire ?

LE COMTE.

Il y a déjà longtems que j'ai conçu ce projet, j'ai vu depuis, avec bien de la satisfaction, que tout concourt à le réaliser. Ma nièce, vous êtes douce

8 LOUISE ET VOLSAN,

& jolie, vous avez toutes les qualités qu'un honnête homme peut desirer dans son épouse, je crois que vous feriez le bonheur de mon fils.

V O L S A N.

Mon père.

S O P H I E.

Mon oncle.

L E C O M T E.

Eh bien, mes enfants, vous serez heureux, & vous réunirez par ce mariage tous les biens de notre maison.

V O L S A N, *à part.*

Quel mortel embarras !

S O P H I E, *à part.*

Ah, quel coup pour mon cœur !

L E C O M T E.

Sophie, tu rougis, tu es toute troublée; crois-tu donc que je n'avais pas deviné qu'il ne t'était point indifférent ?

S O P H I E.

Mon oncle, je ne crois pas vous avoir jamais donné lieu de penser que j'aime mon cousin de la manière dont vous l'entendez : certainement je l'aime beaucoup, mais...

L E C O M T E.

Je fais bien que les jeunes filles ont de la fierté ; va, je dispense ta bouche de l'aveu, tes yeux me l'ont fait depuis longtems, & ton trouble me le confirme.

S O P H I E.

Mon oncle... Epargnez-moi..

L E C O M T E.

Je fais aussi ce que Volsan éprouve pour sa petite cousine, c'est ainsi qu'il l'appelle toujours. Il

COMÉDIE.

9

déguise ses sentiments sous les beaux noms d'estime & d'amitié; c'est dans l'ordre, mais il épie toutes les occasions de l'entretenir; &, depuis quelque tems, son air rêveur & distrait m'a suffisamment éclairé. J'aurais bien pu l'interroger, mais c'eût été mal-adroit, & quand j'ai été bien sûr de mon fait...

V O L S A N.

Permettez...

L E C O M T E.

Allons. Volsan, dis-lui au moins quelque chose; c'est à toi à commencer.

V O L S A N.

Ma cousine connaît l'état de mon cœur, elle fait ce qui s'y passe comme moi-même.

L E C O M T E.

Ah, tu lui avais fait ta déclaration : nous autres pères, nous avons la folie de croire que nous serons les premiers confidants, je croyais vous mettre sur la voie, & c'est moi, qui vous gêne ! Je conçois très bien que la présence d'un tiers nuit aux épanchements de deux cœurs qui sont déjà d'intelligence... Je me retire.

S O P H I E.

Non, mon oncle, non, c'est à moi de sortir; souffrez que je rentre dans mon appartement; (*à part.*) Ah, quelle épreuve !



10 LOUISE ET VOLSAN,

SCENE IV.

LE COMTE. VOLSAN.

LE COMTE, *à part.*

VOILA comme elles sont toutes , quand on a surpris leur secret. (*à Volsan.*) Je ne suis point content de toi : tune m'aidais pas.

SCENE V.

LE COMTE. NANETTE. VOLSAN.
CHARLES.

CHARLES, *Nanette.*

ENTREZ , entrez , le voilà qui est avec son père.

NANETTE.

Ce n'est qu'à lui seul que je veux parler, & en particulier.

CHARLES.

Que ne le disiez-vous !

VOLSAN, *à part.*

Ah Ciel ! la nourrice de Louise !

LE COMTE.

Approchez , bonne femme , que désirez-vous ?

COMÉDIE.

CHARLES.

Avancez donc, puisque Monsieur le Comte vous le dit.

SCÈNE VI.

LE COMTE. NANETTE. VOLSAN.

NANETTE, *avec beaucoup de révérence.*

QUE je suis donc joyeuse, Monsieur de Volsan!..
Sauf votre respect, Monsieur le Comte... que je
suis donc joyeuse de ce que vous voilà revenu de la
campagne.

VOLSAN, *à part.*

Quel contretiens!

LE COMTE.

De la campagne?

NANETTE, *toujours des révérences.*

Vous le sçavez bien, Monsieur le Comte, il y
a huit jours que Monsieur de Volsan était parti.

LE COMTE.

Cette bonne femme prétend que vous avez passé
huit jours à la campagne?

NANETTE.

Tout autant, si je fais compter.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, mon fils?

VOLSAN, *faisant des signes à Nanette.*

Mon père, ne savez-vous pas où j'ai passé ces huit
jours?

12 LOUISE ET VOLSAN,

LE COMTE.

Expliquez-vous donc, ma bonne.

NANETTE, à Volsan.

Quel plaisir on aura, quand on apprendra que vous êtes revenu en bonne santé, (au Comte, avec une révérence.) Et que Monsieur le Comte se porte bien aussi.

LE COMTE, à Nanette.

De qui voulez-vous parler ?

NANETTE.

Monsieur de Volsan me fait signe de me taire ; quoique je ne sois qu'une pauvre femme, je fais ce que c'est que d'être discrète. Tenez, si Monsieur de Volsan permettait, je vous dirais tout, car vous avez une mine de Roi, une physionomie si revenante, que je vous ai aimé tout d'abord... Pardon, Monsieur le Comte, si je me donne la licence de vous dire de ces choses-là.. Mais pour ce qui est de dire ce qu'on me défend, quand vous me donneriez de l'or gros comme moi, vous n'en sçauriez pas plus. Oh !

LE COMTE.

Puisque vous défendez à cette bonne femme de m'expliquer ce mystère, c'est que vous voulez sans doute m'en instruire vous-même.

NANETTE, poussant Volsan.

Dites, dites-lui donc ; aussi bien il faudra toujours qu'il le sache.

VOLSAN.

Paix !

LE COMTE.

Vous lui imposez silence : que dois-je penser ?

VOLSAN.

Mon père, n'ayez aucune inquiétude.

COMÉDIE.

13

LE COMTE, *à part.*

L'air de cette femme me rassure. (*haut*) Quelque petite intrigue, quelqu'étourderie! Tu sçais que je suis bon.

VOLSAN.

Une intrigue! Une étourderie!.. Non, mon père, ce n'est point une intrigue.

LE COMTE.

Ne puis-je donc, Monsieur, en savoir davantage?

VOLSAN.

C'est tout ce que je peux vous dire en ce moment; plaignez-moi, mon père, daignez adoucir vos regards: vous ne m'avez point accoutumé à leur sévérité.

NANETTE, *à part.*

Ah! J'ai une démangeaison de parler.

LE COMTE.

Ah, Volsan, Ah mon fils!.. Confiez-vous, s'il se peut, Monsieur, à un meilleur ami.

VOLSAN.

Mon père, ne me faites pas l'injustice de douter de mes sentimens pour vous.

LE COMTE.

Non, je n'en doute pas.

NANETTE, *à part.*

Comme cette jeunesse est têtue!..

VOLSAN.

Mon père.

LE COMTE, *le repoussant.*

Je vous laisse; mais vous me retrouverez toujours, quand vous croirez devoir vous adresser à moi; oui, mes bras vous seront toujours ouverts; mon cœur sera toujours prêt à recevoir les épanchements du vôtre, lorsque vous aurez assez de

14 LOUISE ET VOLSAN;
confiance en moi , pour me faire lire dans votre
ame.

SCENE VII.

VOLSAN. NANETTE.

VOLSAN.

POURQUOI êtes-vous venue ici , Nanette ? Je
vous avais dit de ne jamais venir chez mon père.

NANETTE.

C'est que Mamselle Louise a tant pleuré , pen-
dant les huit jours que vous avez été absent. Si
vous l'aviez vu , ça vous aurait fait pitié : elle me
disait , ma pauvre nourrice , il est sûrement malade ,
car il m'aurait écrit. Va demander des nouvelles
de sa santé ; je ne me le suis pas fait dire deux fois.
La pauvre enfant ! Elle est bien inquiète , en atten-
dant que je revienne. Je n'ai fait qu'un saut de notre
maison à votre porte. J'ai trouvé là Monsieur votre
Suiffe , qui m'a dit que vous vous portiez bien ; &
sur ce que je lui ai demandé , s'il pouvait vous faire
parvenir une lettre , il m'a dit que je n'avais qu'à
monter vous la remettre moi-même. Je ne me sen-
tais plus de joie , en montant les escaliers , la tête me
tournoit , les jambes me tremblaient...

VOLSAN.

Donne , donne moi vite la lettre de Louise.

NANETTE.

Pourquoi donc avez-vous fâché Monsieur votre

père ? Pourquoi ne lui avez-vous pas tout dit ? Dame , vous l'avez promis à Louise : il a l'air si bon !

V O L S A N.

Que Louise soit tranquille !

N A N E T T E.

Qu'est-ce que je lui dirai de votre part ?

V O L S A N.

Que je l'aime, que je l'adore.

N A N E T T E.

Viendrez-vous la voir aujourd'hui ?

V O L S A N.

Le plutôt que je pourrai.

N A N E T T E.

Bien sûr ? Dame , c'est qu'elle se meurt de ne pas vous voir.

V O L S A N.

Oui , oui : adieu , bonne Nanette ; ma chère Nanette.

N A N E T T E.

Ma chère Nanette ! Oh mon Dieu ! comme il est aimable.

SCENE VIII.

V O L S A N , *seul.*

LISONS , ma main tremble , « Volsan , mon bon » ami , je ne te vois plus , tu ne m'écris pas , es-tu » toujours à la campagne ? je tremble pour ta santé ; hélas ! m'abandonnerais-tu ? Non , tu ne peux » m'abandonner. Viens donc , j'ai bien du chagrin. »
(*Il tombe dans un fauteuil.*) Ah ! Louise , si je l'é-

16 LOUISE ET VOLSAN,

pouffe. j'agis en honnête homme, mais que pensera-t-on ? Que dira-t-on de moi ? Je trouverais le bonheur auprès d'elle dans la vie paisible d'un Citoyen ignoré. N'aurais-je donc point assez de force pour m'élever au-dessus de ces opinions qui tourmentent les âmes faibles ? (*Il se lève.*) Eh, qu'est-ce que ma grandeur, si mon cœur n'est pas plus grand que celui des autres hommes ? Décoré de tous les honneurs, je ne ferais à mes yeux qu'un homme ordinaire ; au milieu des enchantemens de l'orgueil, je me rappellerais, avec toutes les angoisses du remords, ces heures délicieuses que j'ai passées dans l'humble séjour de Louise... J'ai séduit cette infortunée ! Ah, du moins, je ne l'ai pas enveloppé dans un de ces pièges coupables, où des jeunes gens sans morale surprennent la vertu & l'innocence : l'amour m'avait séduit le premier ; j'ai été subjugué autant que Louise, le même ascendant nous entraînait tous les deux ; quand j'ai réfléchi, il n'était plus remis... « Tu ne peux m'abandonner... » Elle a raison, il existe dans son sein un gage trop sacré de mes promesses... Né avec une âme ardente, l'amour, l'ambition me tyrannissent tour-à-tour ; ces mots : tu ne peux m'abandonner... ces mots terribles retentissent dans mon cœur : la compassion s'y unit à l'amour le plus ardent. Ah, malheureux Volsan, tu n'as plus que le choix d'un mariage disproportionné, ou de l'infidélité la plus coupable (*Il tombe appuyé sur une table, la tête soutenue par ses mains.*)



SCENE

SCÈNE IX.

LE COMTE. VOLSAN.

LA COMTE, *à part.*

COMME il a l'air accablé ! Approchons, il est dangereux d'abandonner la jeuneſſe à de trop viſs chagrins... (*haut.*) Volsan, un père ne rougit pas de revenir demander la confiance de ſon fils ; la tienne eſt néceſſaire à mon bonheur ; ouvre-moi ton ame , oublie que je ſuis ton père , ne vois en moi que ton ami... Je ſoupçonne que ce papier contient la cauſe de ton chagrin.

VOLSAN.

Ce papier ?

LE COMTE, *le lui remettant.*

Ne craignez de ma part aucune indiſcrétion , le voici ; je ne fais arracher les ſecrets de perſonne , pas même ceux de mes enfans : je voudrais en devoir la confiance à leur amitié.

VOTSAN.

Mon père , qu'un caractère ſi reſpectable ajoute à la ſupériorité que la nature vous a donnée ſur moi ! C'eſt cette ſupériorité que je redoute dans ce moment ; pardonnez , mais je ſens plus que jamais qu'il faut vous taire ma ſituation.

LE COMTE.

Quels peuvent donc être des ſecrets qu'il vous ſoit néceſſaire de me cacher ? Vous me taites frémir. Songez vous juſqu'où l'imagination d'un père

B

18 LOUISE ET VOLSAN,

peut aller ? Vos peines me touchent, & vous n'êtes pas sensible à celles qu'une réserve aussi cruelle me fait ressentir. Je suis bien à plaindre, puisque le lien de la confiance n'existe plus pour nous... Et tu as le courage de résister à mes sollicitations !

V O L S A N, *présentant la lettre.*

Lisez, & plaignez de votre fils.

L E C O M T E, *après avoir lu.*

Embrasse-moi, embrasse ton ami.

V O L S A N.

Vous me ferrez dans vos bras !

L E C O M T E.

J'ai vu que tu as été faible, & que tu es malheureux. Tu vas éprouver combien il te sera avantageux d'avoir eu confiance en moi ; eh, pour qui ai-je acquis de l'expérience, si ce n'est pour mon fils ? J'existe en toi bien plus que dans moi-même ; je vais te donner des conseils, te consoler, prêter à ton ame toutes les forces de la mienne, on n'a jamais tout perdu, tant qu'il reste le cœur d'un père... Cette jeune personne, qui t'aime si éperduement, & que tu aimes sans doute aussi, se nomme Louise Dorimont ? Qui est-elle ?

V O L S A N.

La fille d'un Peintre.

L E C O M T E.

Eh ! comment êtes-vous parvenu à vous introduire chez ce Peintre ?

V O L S A N.

J'aperçois Louise, sa figure me frappe... Si l'on voulait peindre la candeur, l'ingénuité, c'est ce visage charmant qu'il faudrait prendre pour modèle.. Je vais chez Dorimont, je lui demande des leçons de dessin, je parais épris de son art, je ne tarde pas

à l'être réellement; pouvais-je ne point devenir enthousiaste de celui que cultivait le père de Louise? Elle a la beauté d'un ange, mais bientôt je connais les qualités estimables de son cœur, je vois qu'elle est sensible aux soins que je lui rends... j'oublie mon nom, cette soif des honneurs, qui, jusqu'à ce moment, avait seule brûlé mon âme; mais railon s'égare, & je m'abandonne à tout le délire de l'amour.

LE COMTE.

Que je vous plains l'un & l'autre! C'est un grand malheur d'aimer une personne née dans une classe où nous ne pouvons choisir l'objet qui doit s'unir à nous.

VOLSAN.

Je l'ai senti trop tard! Ne viendra-t-il jamais une époque heureuse, où les hommes égaux & libres pourront choisir indistinctement la compagne de leur vie dans toutes les classes de citoyens honnêtes; où le bonheur cessera d'être en contradiction avec les préjugés; où l'on ne connaîtra de mésalliance qu'entre le vice & la vertu? Alors un noble pourra élever au rang de son épouse la fille d'un artiste, d'un bourgeois respectable, sans craindre le ridicule, sans être exclu du bonheur d'approcher son prince, & d'aspirer à ces hautes dignités que le vrai patriote n'ambitionne, que parce qu'elles imposent des devoirs plus étendus. La noblesse ne consisterait plus en des convenances frivoles & tyranniques, mais dans l'amour du bien & dans l'accomplissement des promesses. C'est alors qu'elle mériterait des hommages, des distinctions, & qu'elle serait vraiment digne de la pureté de son origine.

LE COMTE.

Mon fils, je desiré comme vous cette heureuse révolution dans nos mœurs : mais, dans le pays que nous habitons, nous sommes encore environnés de préjugés ; quand même ceux de la naissance seraient détruits, ceux qui tiennent à l'inégalité des professions & de l'éducation existeront toujours. Il ne faut pas les respecter aveuglement : des préjugés ne sont jamais respectables, mais ils sont comme ces tyrans auxquels on est forcé de se soumettre. Je ne veux pas vous faire des reproches, je veux seulement faire tomber le voile que l'amour a placé sur vos yeux ; un fils du Comte de Volmar s'introduit dans une maison simple, où le bonheur habiterait sans doute ; il y trompe l'œil confiant d'un père, & attendrit le cœur d'une fille ingénue ; voyez, Volsan, voyez toute l'étendue des torts que vous avez à réparer !

VOLSAN.

Quoi, mon père, vous consentiriez que je les répare !

LE COMTE.

Bien plus, je l'exige.

VOLSAN, *à part.*

Avouons-lui tout, tout. Sa bonté m'encourage.

LE COMTE.

Oui je l'exige, & je vais vous en offrir les moyens : écoutez moi.

VOLSAN.

Mon père, sachez...

LE COMTE.

Ecoutez-moi sans m'interrompre ; d'abord je ne crois pas que vous ayez eu la pensée de séduire

cette fille , & que vous ayiez cherché à lui ravir le seul bien qu'elle possède , son innocence.

V O L S A N , *à part.*

Ah! grand Dieu!

L E C O M T E.

Loin de moi de pareils soupçons!

V O L S A N , *à part.*

Je demeure interdit ; non , je n'oserais jamais le lui avouer.

L E C O M T E.

Vous représenterai-je , pour affaiblir votre amour ?

V O L S A N.

Il ne peut l'être , il ne le fera jamais.

L E C O M T E.

Vous parlez encore le langage de la passion , je sçais que le tems seul peut l'éteindre ; vous représenterai-je les effets presque toujours funestes des mariages mal assortis , vous voyez les disgrâces de ceux de vos pareils , qui ont formé de semblables unions ? La plupart n'ont pas même , pour consolation , cet amour effrené , qui les a perdus ; car la durée des passions n'est pas longue , quand elles sont extrêmes. Au lieu de vous condamner à une vie obscure , où l'illusion détruite ferait bientôt place aux dégoûts & aux regrets , unissez-vous à votre jeune cousine. Dans cet hymen sortable , vous trouverez l'heureuse réunion de la fortune , des grâces & des vertus ; rappelez-vous cette ambition noble , qui est le mobile des grandes actions ; soyez digne de vos ayeux , qui tous ont été d'illustres Citoyens , ne respirez comme eux que pour le service de votre patrie , sacrifiez avec courage une passion , que vous ne satisferiez qu'aux dépens de votre gloire , & de

22 LOUISE ET VOLSAN.

mon bonheur... C'est de votre félicité, que j'attends la mienne; si vous frustrez mes espérances, vous me ravissez le fruit de vingt ans que je vous ai consacrés... Ah! si vous avez de la tendresse pour votre père, pour votre ami, ne me causez pas un chagrin qui empoisonnerait tout le cours de ma vie.

V O L S A N.

Je vous rendrais malheureux!.. non, mon père.. Je sens que je me dois à la gloire, & à votre bonheur.

L E C O M T E, *avec dignité.*

Tu aimes Louise véritablement.

V O L S A N.

Si je l'aime!

L E C O M T E.

Va chez elle.

V O L S A N.

Chez elle?

L E C O M T E.

Oui, ne l'abandonne pas comme un lâche parjure, parais devant elle avec courage, dis lui, que je ne consentirai jamais à vous unir; elle sentira par la suite, que ton cœur n'a pas dû prolonger une chimère, qui serait devenue de jour en jour plus difficile à détruire, & plus funeste pour son repos.

V O L S A N.

Ah! quel coup je vais lui porter! Mon père, épargnez moi cette entrevue cruelle.

L E C O M T E, *avec noblesse.*

Non; je veux mettre votre courage à cette épreuve... Si son père est un honnête homme.

V O L S A N.

Son malheureux père est le plus sensible, le plus respectable, & le plus confiant des hommes.

COMÉDIE.

23

LE COMTE.

Eh bien , parlez-lui , il sera touché de votre franchise ; sa fille pleurera ; le cœur d'une femme tendre est faible ; vous vous joindrez à lui pour la consoler. Moi je la doterai , je la marierai ; je me charge de tout ce qui pourra leur être nécessaire. Quand ton cœur sera trop plein , ne crains pas de m'être importun , viens à moi , viens l'épancher dans le mien.

VOLSAN.

Ah , mon père...

LE COMTE.

Va tout de suite chez Dorimont.

VOLSAM.

Tout de suite ?

LE COMTE, avec fermeté,

Oui , je te l'ordonne ; de pareils résolutions doivent être exécutées sur l'heure , si l'on veut réussir. (*Rappelant Volsan qui s'éloigne.*) Que je t'embrasse !.. Ah ! que n'es-tu venu à moi plutôt !.. tu aurais bien moins souffert.

SCENE X.

LE COMTE, seul.

VOILA où conduit l'extrême sensibilité ! avec un cœur moins ardent & moins tendre , il n'aurait pas connu les écarts de l'amour. L'aurore de la vie est le moment de ses orages. Je crois avoir pris le bon parti. Mais sa cousine , elle l'adore , je croyais qu'il l'aimait ; & tout autre y eut été trompé comme

B. 4

24 LOUISE ET VOLSAN,

moi : si elle perd l'espoir d'épouser Volsan, je la
connais, elle se laissera consumer par la douleur,
en dévorant ses larmes... Consolons cette ame dé-
licate & sensible, soutenons le courage de mon fils ;
& détournons , s'il est possible les maux qui
menacent ma famille.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

(Le Théâtre représente l'atelier de Dorimont, des tableaux épars, un chevalier sur lequel il y en a un de commencé, une table, des chaises, &c.)

SCENE PREMIÈRE.

NANETTE, LOUISE.

LOUISE.

L'AS-TU vu? T'a-t-il parlé? Est-il ici?

NANETTE.

Oui, je l'ai vu; & son père aussi, qui a l'air d'un bien brave homme.

LOUISE.

Oh! donne-moi la réponse.

NANETTE.

Il ne m'a pas donné de lettre!

LOUISE.

Point de lettre!

NANETTE.

Eh! Laissez-moi donc finir: ne vous troublez pas comme ça tout de suite; il m'a dit qu'il viendrait.

LOUISE.

Il viendra? Tout-à-l'heure?

16 LOUISE ET VOLSAN,

N A N E T T E.

Le plutôt qu'il lui sera possible.

L O U I S E.

Hélas !

N A N E T T E.

Ça me dépite de vous voir si chagrine, quand vous êtes si heureuse.

L O U I S E.

Heureuse !

N A N E T T E.

Oui, vraiment : sans vous offenser, mon enfant, vous n'êtes que la fille d'un peintre, & d'un peintre encore qui ne fait pas mentir le proverbe. Monsieur Dorimont est un brave & habile homme ; je ne vas pas à l'encontre ; il y a de la probité pour tous les états, mais il n'est pas riche, & puis il y a profession & profession. Voilà que vous allez devenir grande Dame, & que vous épouserez le fils d'un Comte !

L O U I S E, *comme pour l'interrompre.*

Ma bonne Nanette, je t'aime de tout mon cœur.

N A N E T T E, *avec bavardage.*

C'est naturel : est-ce que ça pourrait être autrement ? Je vous ai nourrie ; le vous ai vue grandir : une nourrice ! c'est tout comme une seconde mère ; aussi je vous aime ni plus ni moins que si vous étiez mon propre enfant : pour en revenir donc à Monsieur de Volsan, ça vous est tourné comme un Prince, ça n'est pas glorieux du tout... Ma bonne Nanette par-ci, ma chère Nanette par-là... Et ce jour donc ! Mon Dieu, quand j'y songe !.. Ce jour qu'il était si content, il m'a embrassée... Oui, tré-dame, il m'a embrassée : j'ai bien vu tout-de-suite qu'il était votre fait. Tenez, Louise, si, du tems

de ma jeunesse, un garçon comme ça m'était venu courtoiser, rien que d'y songer seulement... Mais il m'est avis que le tems change bien les choses : on a raison de dire, qui vivra, verra... Lorsqu'on s'aimait, on était joyeux : je n'ai jamais été si gaie que quand je faisois l'amour avec mon défunt.

L O U I S E.

J'ai confiance dans Volfan, & cependant je ne suis pas tranquille.

N A N E T T E.

Si vous aviez vu comme son père était curieux de savoir ce que je lui voulais !

L O U I S E.

Son père ?

N A N E T T E.

Oui, je les ai trouvés tous deux ensemble, mais je n'ai rien voulu dire devant le père.

L O U I S E.

Volfan ne lui a donc pas dit qui tu étais ?

N A N E T T E.

Bien au contraire... vous voilà encore à pleurer ! Tenez, c'est comme si vous me déchiriez l'ame... Oh ! votre chagrin fera mourir votre pauvre Nourrice.

L O U I S E, *essuyant les yeux de Nanette.*

Essuyons nos larmes : voici mon père.



SCÈNE II.

LOUISE. DORIMONT. NANETTE.

LOUISE.

PAPA... Vous venez travailler ?

DORIMONT.

Oui, ma fille, oui, ma chère Louise... Ah !
te voilà ici, bonne Nanette ; as-tu songé à nous
avoir quelques provisions ?

NANETTE.

Ils ne m'en ont donné que la moitié de ce qu'il
nous faut ; ils disent que c'est la dernière fois qu'ils
vous font crédit : je ne fais où en aller prendre pour
demain.

DORIMONT.

Je n'ai pas envie de leur faire du tort ? Ne leur
as-tu pas dit que j'avais de l'ouvrage pour plus de
dix mille francs ?

NANETTE.

Ils s'embarraissent bien de ce que je leur dis : est-
ce qu'il est possible d'espérer quelqu'argent de vos
tableaux ? l'argent est si rare ! Ne les ai-je pas portés
par toute la Ville ? Feu mon mari se mêlait aussi de
la peinture ; mais quand il n'avait pas de portes ou
d'enseignes à peindre, il faisait des images de Rois :
ça s'est toujours assez bien vendu ; nous n'étions
jamais en peine de nous en défaire. Oh ! s'il n'était
pas mort, quoique vous en sçachiez plus que lui,
il vous donnerait de bonnes leçons.

DORIMONT.

Bonne femme... Laisse-nous.

LOUISE.

Nanette, je t'avais dit de prendre cet ouvrage que j'ai fini hier au soir.

DORIMONT.

C'est moi qui lui avais défendu. Laisse-nous, ma bonne, laisse nous.

NANETTE, *en sortant.*

Ah! mon bon Dieu!

SCÈNE III.

DORIMONT. LOUISE.

DORIMONT-

Tu t'es excédée de travail, ma fille; voilà la cause de l'altération de ta santé... Autrefois tu étais si vive, si gaie!... Cela me consolait de tout; je fais que tu passes maintenant des nuits entières à travailler, je ne le souffrirai pas... Je fais que tu faisais vendre tes ouvrages à mon insçu; je n'entends point cela. Pauvre enfant! Tes mains nourrissaient souvent ton père, tandis que d'autres pères donnent à leurs enfants tout ce qui peut flatter la jeunesse.

LOUISE.

Est-ce votre faute, papa, est-ce votre faute, si personne ne paye votre talent?

DORIMONT.

Oui, mon enfant, j'aurais dû apprendre un métier, j'aurais dû ne pas cultiver un art dont le génie seul peut sentir & apprécier les beautés.

30 LOUISE ET VOLSAN,

LOUISE.

Ne songez pas à cela... Mettez-vous à l'ouvrage.

DORIMONT, *va vers son chevalet, & Louise à son ouvrage.*

Tu as raison ; quand je travaille , cela suspend mes peines... Oui, quand je suis là, l'œil attaché sur ma toile, & l'ame remplie du grand sentiment de mon art, quand je tiens dans mes mains ces pinceaux, ces couleurs avec lesquels je peux rendre ce que je sens si fortement ; oui, lorsque, par une heureuse imitation, je crois atteindre à la vérité de la nature, un noble enthousiasme s'empare de moi, je brave l'opinion, l'infortune, je serais même le plus heureux des hommes, si je savais ma Louise heureuse.

LOUISE, *courant l'embrasser.*

Comme si je ne l'étais pas, quand je suis avec vous.

SCENE IV.

DORIMONT. NANETTE. LOUISE.

NANETTE, *accourant.*

LE voilà ! le voilà !

DORIMONT.

Qui, donc ?

NANETTE.

Monsieur de Volsan.

LOUISE, *à part.*

Ah ! je respire.

Tu ne pouvais pas nous dire cela plus doucement.

DORIMONT. VOLSAN. LOUISE.

SCENE V.

VOLSAN, *avec embarras* :

BONJOUR, Monsieur Dorimont... Bonjour Madame demoiselle Louise.

DORIMONT.

Soyez le bien venu, Monsieur de Volsan.

VOLSAN.

Eh... comment va la peinture depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir ? Avez-vous fait quelque ouvrage nouveau ?

DORIMONT.

Mon imagination & mon pinceau ne restent jamais oisifs... J'ai conçu quelques idées, j'ai tracé quelques esquisses, je serais bien aise que vous m'en diffiez votre sentiment ; je vais vous les chercher... Ma fille, tiens compagnie à Monsieur de Volsan ; je vais chercher mes dessins.



SCENE VI.

VOLSAN. LOUISE.

LOUISE, *se jettant dans les bras de Volsan.*

AH ! Volsan !

VOLSAN.

Ah Louise ! comment te trouves-tu ?

LOUISE.

Bien , je te vois.

VOLSAN.

Chère amie !

LOUISE.

Cher époux !

VOLSAN, *à part.*

Quel titre !

LOUISE.

Ah oui , tu l'es déjà... Le voilà donc revenu !
Je le croyais perdu pour sa Louise !

VOLSAN, *à part.*

Est-il possible de renoncer jamais ? ...

LOUISE, *avec une inquiétude naïve.*

Mon ami , je te trouve changé , ton visage est
pâle , ta voix altérée... Ta main est toute tremblante.
As-tu quelques peines ?... Ah ! dis-les moi , parle ,
ou je croirai que tu ne m'aimes plus.

VOLSAN, *avec embarras.*

Ecoute , Louise... (*à part.*) Ah ! que vais-je lui
dire ? (*haut.*) Ecoute... Cette gloire à laquelle le
monde attache tant de prix , cette gloire fatale
s'achète

s'achète souvent bien cher; il faut la payer quelquefois du bonheur de la vie entière... (*à part*) Je n'ose en dire davantage... (*haut*) Mais, Louise, quelque soit mon sort, je t'ai promis de t'aimer jusqu'à mon dernier soupir, il ne me sera pas difficile de tenir cette promesse.

LOUISE, *très-ingénuement*.

Pourquoi m'en assurer?... Je ne te comprends pas... Serais-tu donc menacé de quelque malheur? Eh! que pourrais-tu craindre, puisque tu m'aimeras toujours, & que tu es bien sûr de moi?

VOLSAN.

J'aime mon père tendrement.

LOUISE, *avec une inquiétude naïve*.

Est-ce qu'il a quelques chagrins?

VOLSAN.

Ne dois-je pas m'immoler plutôt que de lui en causer? Et je lui en causerais de mortels!... Louise, tu chéris aussi ton père?

LOUISE, *avec sensibilité*.

Ah! oui; mais depuis que j'ai trompé sa confiance, je suis honteuse devant lui. Comme je l'embrassais autrefois! Avec quelle joie pure je recevais ses caresses!... O mon ami, mon bon ami! Avouons-lui tout à ses pieds! Je n'ai jamais trouvé dans mon âme assez de courage pour le faire.

VOLSAN, *à part*.

Aurai-je la force de supporter sa douleur?

LOUISE, *avec douleur*.

Tu te parles à toi-même? Après huit jours d'absence, était-ce ainsi que je devais te revoir? Ah! mon ami, Demandons à nos pères de confirmer, de bénir notre union!

V O L S A N, *avec desespoir.*

Louise! Louise! Je suis désespéré... Ayez plus de courage que moi, donne-moi des armes contre toi-même, tu dois désirer la gloire de ton ami, le bonheur de son père... Si tu savais comme le sort me punit! Rien de moi ne m'appartient que mon cœur, & tu y régnes seule!.. Le reste est à mon père, à ma famille, à ma Patrie; leurs voix impérieuses me commandent: sois heureuse, s'il se peut; il n'est plus de bonheur pour moi! Ah ciel! Je te sens tressaillir... (*Il tombe aux pieds de Louise.*) Je tombe à tes genoux... Que n'y puis-je expirer!

L O U I S E, *saisie.*

Je n'ai pas une goutte de sang.

V O L S A N.

Je vais te devenir odieux.

L O U I S E.

Moi te haïr jamais! Tu fais si cela est possible... Mais, par pitié, au nom du Ciel, que veux-tu dire?

V O L S A N.

Que tout m'arrache à toi, que mon père ne consentira jamais à nous unir, & qu'il veut que j'épouse ma cousine.

L O U I S E, *éperdu.*

Et notre enfant qui est là sous mon cœur... Et... Mon père... (*Volsan se relève vivement.*)



SCÈNE VII.

VOLSAN. DORIMONT. LOUISE (1).

(*Dorimont entre avec un portefeuille. Louise, tremblante, va s'asseoir dans un coin de la chambre, Dorimont étale ses dessins sur une table.*)

DORIMONT.

PARDON, Monsieur de Volsan, si je vous ai fait attendre; mais il m'a fallu rassembler mes dessins. Voici quelques ébauches que vous verrez avec plaisir.

VOLSAN, avec beaucoup d'embarras.

Il suffit qu'elles soient de vous.

DORIMONT.

Asseyez-vous... Comment trouvez-vous celui là?

VOLSAN.

Bien, très-bien.

DORIMONT, avec enthousiasme.

Et celui-ci?... C'est un bon ménage; est-il un sujet plus touchant pour un artiste sensible? je croyais peindre le bonheur dont ma fille est digne de jouir, & dont je voudrais déjà être le témoin: voyez la joie pure empreinte sur le visage de cet honnête époux, les yeux careffants de cette mère,

(1) Pendant toute cette Scène, Louise doit exprimer le trouble l'agitation & le désordre d'une ame au désespoir. Ce jeu muet a été parfaitement rendu par Madame Saint-Aubin.

36 LOUISE ET VOLSAN,

qui ne fait si elle les portera sur son mari ou sur son enfant; l'enfant qui leur tend ses petits bras.

V O L S A N.

Il est parfait.

D O R I M O N T, *toujours avec embarras.*

Je l'aime doublement parce qu'il plaît à ma Louise; aussi je lui en ferai présent... Louise, approche-toi, mon amie...

V O L S A N, *voyant le trouble de Louise, à part.*

Je suis au supplice... (*à Dorimont, pour l'empêcher d'apercevoir l'émotion de Louise.*) Et ces esquisses ? Oui, celles-ci... Ah ! faites-les moi voir, est-ce encore quelque idée nouvelle ?

D O R I M O N T, *avec enthousiasme.*

Oui, c'est un projet que je veux exécuter, & que je crois utile. Vous n'ignorez pas que les Artistes anciens savaient produire de grands effets sur leur Nation; j'ai pensé que nous pourrions avoir comme eux cet avantage, si nous représentions des objets intéressants pour l'humanité. Par exemple, est-il rien d'égal aux malheurs, où l'abandon, le mépris, la honte plongent la plupart des victimes de la séduction... (*Volsan se lève brusquement.*) Qu'avez-vous donc ?

V O L S A N, *avec trouble.*

Ne parlons plus de ces objets... Mademoiselle votre fille en est émue.

D O R I M O N T, *continuant avec chaleur & confiance.*

Oh, je ne crains pas que quelque suborneur cherche à la séduire; voyez, monsieur de Volsan, voyez ces esquisses. Pour prévenir les maux qui sont les suites de la séduction, il faut les offrir aux yeux, il faudroit que de tels sujets fussent nationaux, & que chaque père de famille eut ces tableaux

utiles, qui feroient des fictions suivies, des romans muets, dont le but moral n'est que trop important pour le bonheur & la tranquillité des familles... Regardez... (*Déployant un Dessin.*) Celle-ci, triste, morne, abattue, embrasse les autels qu'elle arrose des larmes du repentir... (*Lui en montrant un autre.*) Celle-ci...

L O U I S E, *s'écriant d'une voix suffoquée.*

Mon père... Mon père... Ah!.. (*Elle s'évanouit.*)

V O L S A N.

Ah Ciel ! Elle a perdu l'usage de ses sens..

D O R I M O N T.

Ma fille... Au secours... Ah, quelle idée ai-je eu de parler de ces tableaux?... Nanette, Nanette, au secours...

SCENE VIII.

DORIMONT. VOLSAN. LOUISE.
NANETTE.

N A N E T T E, *accourant.*

AH ! Elle est morte ; ma pauvre enfant !

DORIMONT, *repoussant Nanette, qui s'est précipitée sur Louise.*

Laissez, laissez, bonne femme.

V O L S A N, *après une pause.*

Elle ouvre les yeux !

D O R I M O N T, *avec tendresse.*

Ma fille, ma chère fille, entends la voix de ton

38 LOUISE ET VOLSAN.

père, qui est au désespoir de s'avoir causé cette impression.

N A N E T T E.

Elle vit... Ah, mon bon Dieu !

L O U I S E, égarée.

Otez ces tableaux... Ah, par pitié, ôtez, ôtez ces tableaux.

V O L S A N, à part.

Mon cœur est déchiré; les cris du remords s'y font entendre.

D O R I M O N T, à Nanette.

Conduisons-la dans sa chambre.

N A N E T T E.

Oui, oui.

S C E N E I X.

V O L S A N, seul.

MALHEUREUX, voilà mon ouvrage... Je me jetterai aux pieds de mon père, je lui avouerai l'état de cette infortunée... Quoiqu'il doive m'en coûter; oui, je le lui avouerai: une fausse honte me retiendrait-elle encore? S'il n'était pas touché de sa situation, qu'importe? Il est là une voix qui fait taire toutes les autres. Que n'a-t-elle triomphé plutôt! Eh, seroit-il un cœur assez froid, assez barbare, pour me blâmer?... Mais je n'entends rien: ferait-elle plus mal? (*Il s'approche de la porte.*) Elle parle... Son père lui répond... (*Tombant à genoux.*) O Dieu, qui la rendez à la vie, recevez mon serment de lui consacrer la mienne.

SCENE X.

VOLSAN. DORIMONT,
*sort de la chambre de Louise, dont la porte est à la
droite du Spectateur.*

VOLSAN.

EH bien, Monsieur Dorimont.

DORIMONT.

Cela n'est rien : ces choses-là n'ont que l'effet du moment ; elle s'était excédée de travail , elle marche dans sa chambre , elle est calme , comme si rien ne s'était passé.

VOLSAN, *à part.*

C'est le calme du désespoir ; courons.

DORIMONT.

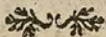
Vous vous en allez ?

VOLSAN, *avec une agitation qu'il cherche à contenir.*

Oui, il est tard... Je reviendrai vous voir : je suis si ému de ce qui vient de se passer... L'intérêt que je prends, que je dois prendre à ce qui vous touche.. Elle est mieux, dites-vous, elle est mieux !.. Ah, Monsieur, prenez, prenez bien soin d'elle. (*Il sort.*)

DORIMONT.

Cela se recommande-t-il à un père ?



SCENE XI.

DORIMONT. NANETTE.

DORIMONT.

EH bien, Nanette ?

NANETTE.

Ah ! Monsieur, il n'y paraît plus : elle est assise
auprès de sa table...

DORIMONT.

Va, ma bonne, va... Je vais retourner auprès
d'elle. (*Nanette sort.*)

SCENE XII.

DORIMONT. LOUISE, *qui paraît à sa porte.*

DORIMONT.

TE voilà, ma fille ?

LOUISE, *affectant le calme.*

Oui, papa... Oui, je n'ai plus rien du tout.

DORIMONT, *l'embrassant.*

Ma pauvre Louise !

LOUISE, *d'un air honteux, & avec des regards inquiets.*

Bon papa !... Je vais aller chercher mon ouvrage.
(*Elle rentre avec trouble.*)

SCENE XIII.

DORIMONT, *seul*. LOUISE, *ensuite*.

DORIMONT.

J'AI eu tort; son imagination reçoit trop vivement les impressions; j'aurais dû ménager sa sensibilité; cela ne m'arrivera plus. Replions ces dessins qui ont causé tant d'émotion à ma Louise. (*En repliant ses dessins, il les examine de nouveau : pendant ce tems, Louise traverse le Théâtre avec précaution, de peur d'être apperçue; elle sort précipitamment, lorsqu'elle est près de la porte, en faisant un mouvement de résolution; & laisse la porte ouverte.*) Mettons-nous à l'ouvrage; je n'ai encore rien fait d'aujourd'hui. (*Il s'assied devant son chevalet, de manière qu'il tourne le dos à la porte d'entrée, il peint.*) Ma pauvre fille! Ah, sans elle, je serais seul sur la terre.

SCENE XIV.

DORIMONT. LE COMTE.

LE COMTE, *à part, sans être apperçu de Dorimont.*

CE malheureux père! Sa sécurité me touche. Elle va devenir mère!... Voilà tout ce que Volsan a pu

42 LOUISE ET VOLSAN,

prononcer dans son trouble ! Réparer les fautes des enfants , tel est donc l'emploi des pères ! Il en est de si délicates ! Quel parti proposer à cet homme , si son ame est honnête... (*haut.*) Monsieur... Monsieur...

D O R I M O N T , *se levant.*

Ah , Monsieur ? A qui ai-je l'honneur de parler ?

L E C O M T E.

Je suis le père d'un de vos élèves , de Volsan.

D O R I M O N T.

Pardon, Monsieur le Comte, Monsieur votre fils sort d'ici.

L E C O M T E.

Jé l'ai rencontré à deux pas de votre maison , il m'a parlé... Mon fils vous est fort attaché, Monsieur Dorimont.

D O R I M O N T.

Je sçais qu'il a de l'amitié pour moi , & j'ai pour lui la plus haute considération : il a une ame sensible, brûlante , de l'imagination , du génie même ; il est enthousiaste de la peinture , c'est le jeune homme le plus honnête que j'aye jamais connu.

L E C O M T E , *à part.*

Peut-on attaquer plus sensiblement le cœur d'un père ?

D O R I M O N T.

Je vous félicite bien , Monsieur le Comte , d'avoir un fils comme Monsieur de Volsan.

L E C O M T E , *à part.*

Comment lui dire si promptement ? ... (*haut, avec embarras.*) Monsieur Dorimont, faites-moi le plaisir de venir souper chez moi aujourd'hui.

D O R I M O N T , *avec franchise.*

Non , monsieur le Comte , je n'aurai point cet honneur-là.

Pourquoi ?

DORIMONT.

J'aurai l'honneur d'aller chez vous, si vous le desirez, pour prendre vos ordres.

LE COMTE.

Ne puis-je savoir le motif qui vous empêche d'accepter mon invitation ?

DORIMONT, *avec fierté*.

Pardonnez à ma franchise & à la singularité de mon caractère ; mais quand des seigneurs invitent un Artiste à leur table, ce n'est guères que pour leur propre vanité. Ils ne peuvent jamais descendre tout-à-fait jusqu'à nous.

LE COMTE.

Rendez-moi plus de justice.

DORIMONT, *avec fierté*.

Je ne prétends pas dire, Monsieur le Comte, que vous soyiez de ce nombre, mais me répondrez-vous de tous vos convives, & même de l'insolence d'un valet ?

LE COMTE, *à part*.

Avec un homme de ce caractère, ma position devient encore plus embarrassante. (*haut.*) Rendez-moi plus de justice. Malheur à celui qui croirait s'élever, en rabaisant l'artiste, dont les ouvrages & les talents font le charme & la consolation de la vie ! Le génie est, après la vertu, le plus beau droit qu'un homme puisse avoir aux égards & à l'estime de ses semblables.

DORIMONT, *avec bonhomie*.

Tenez, Monsieur le Comte, j'en'ai pas de haute prétentions ; si je trouvais toujours à me défaire de mes ouvrages, je serais très heureux comme je suis

44 LOUISE ET VOLSAN,

LE COMTE, *avec une sensibilité contrainte.*

Vous seriez heureux ?

DORIMONT.

Oui, comme Artiste & comme père

LE COMTE.

Comme père?... j'ai ouï dire que vous aviez une fille.

DORIMONT, *avec chaleur.*

Elle fait ma richesse & ma gloire.

LE COMTE, *péniblement.*

Monsieur Dorimont, le bonheur d'être père est mêlé de beaucoup d'amertumes.

DORIMONT.

Trop heureux qui peut l'être !

LE COMTE, *toujours péniblement.*

Par exemple, avant de mettre une fille à l'abri des dangers qui menacent sa jeunesse...

DORIMONT, *avec sécurité.*

Je ne crains pas ces dangers-là pour la mienne, son amour pour son père, ses principes, la pureté de son cœur...

LE COMTE, *avec le plus grand embarras.*

Cette règle n'est pas toujours sûre ; il en est sans doute que l'orgueil, l'intérêt, ou les mauvais exemples, ont livrés à des écarts impardonnables ; mais les cœurs ingénus & vertueux même, sont quelquefois susceptibles des affections les plus vives. Une jeune personne qui ferait dans ce cas, & qui n'aurait pas été exactement surveillée, pourrait paraître excusable... du moins aux yeux de ses parents, si elle s'était abandonnée avec trop d'ardeur & de confiance à un sentiment dont elle n'aurait pu prévoir les suites, & à des espérances chimériques, dont l'illusion aurait flatté son inexpérience...

DORIMONT, *toujours avec assurance, mais étonné.*

C'est souvent la faute des parents ; moi, je n'ai jamais employé avec ma fille trop de sévérité : mes occupations, mon art, ne m'ont pas permis, il est vrai, d'avoir pour elle les mêmes soins que ma femme aurait pris si elle avait vécu ; mais nous sommes amis ; je suis sûr qu'elle me confierait les premiers mouvements de son cœur. Oh ! je suis bien tranquille.

LE COMTE.

C'est mal connaître le cœur humain : croyez que sur un point aussi dangereux, aussi délicat, la fille qui chérit le plus son père, est toujours très réservée, quand elle n'est pas présente par lui. Il y a si loin de nous à nos enfans. La timidité, l'habitude du respect leur ferme la bouche, & souvent l'amour a fait bien du chemin, avant qu'un père s'en soit aperçu.

DORIMONT, *avec une longue surprise.*

Monsieur !... comme la conversation a tout-à-coup changé !

LE COMTE.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, dites-moi, Monsieur Dorimont, si un homme de condition, épris de votre fille, s'en était fait aimer & que...

DORIMONT.

Voilà une singulière question.

LE COMTE.

Et que...

DORIMONT, *avec chaleur.*

Prince, Comte ou Marquis, celui qui aurait cherché à séduire ma fille...

46 LOUISE ET VOLSAN,

LE COMTE, *d'un ton affectueux.*

Doucement, Monsieur Dorimont.

DORIMONT, *avec beaucoup de force.*

Que m'importe le rang ? Je suis homme, & citoyen : à ces titres, nul n'a le droit de m'outrager avec impunité.

LE COMTE.

Entre deux personnes sensibles & très jeunes ; il n'y a d'autre séducteur que l'amour...

DORIMONT, *avec inquiétude.*

Je ne reçois personne qui soit au dessus de mon état, excepté Monsieur votre fils, qui a du goût pour mon Art, & que je crois honnête... Mais, Monsieur le Comte, ce n'est pas sans dessein que vous m'avez honoré d'une visite... Ce n'est pas sans dessein que vous avez amené la conversation sur ce sujet ; ce n'est pas sans dessein que vous m'avez fait une question.

LE COMTE, *avec noblesse & bonté.*

Donnez-moi votre main. Parlons en hommes, en pères... écoutez-moi tranquillement. (*On voit Nanette traverser le Théâtre & entrer dans la chambre de Louise.*)

DORIMONT, *très alarmé.*

Je vous écoute.

LE COMTE.

Mon fils aime votre fille.

DORIMONT.

Il se pourrait ?

LE COMTE.

Et il en est aimé.

DORIMONT.

Ah ! que me dites-vous ?

COMÉDIE.

LE COMTE.

La vérité.

DORIMONT.

Eh comment?

LE COMTE.

Apprenez.... (On entend un cri & Nannette accourt d'un air effaré.)

SCENE XV.

DORIMONT. LE COMTE. NANETTE.

DORIMONT, *vivement.*

NANETTE, que signifie ce bruit, cet air égaré ?
Qu'avez-vous ? Ou allez-vous ?

NANETTE.

Ah ! Monsieur, l'avez-vous vue ? sçavez-vous où elle est ?

DORIMONT.

Qui ? .. Que voulez-vous dire ?

NANETTE.

Elle n'est pas dans sa chambre.

DORIMONT.

Ma fille ? ..

LE COMTE, *à part.*

O Ciel !

DORIMONT, *avec surprise & douleur.*

Elle serait sortie ? Elle ne sort jamais. Eh ! où serait-elle allée ? .. après ce que je viens d'apprendre, après cet évanouissement !

48 LOUISE ET VOLSAN,

LE COMTE.

En entrant dans votre maison , j'en ai vu sortir
une jeune personne... Il se pourrait...

N A N E T T E, *avec vivacité.*

Ah oui , Monsieur , oui , c'est elle-même.

D O R I M O N T, *d'un ton sombre.*

Elle ferait sortie.

N A N E T T E, *en pleurant.*

Ma Louise , ma pauvre enfant ! ..

D O R I M O N T, *à Nanette violemment.*

Pourquoi l'as-tu quittée , il faut me la
trouver... Cherchons-la... Je cours... Pardon ,
Monsieur... Ah ! Où est-elle ? Où est-elle al-
lée ? (*Il sort.*)

N A N E T T E, *toujours pleurant.*

Où dà ! Prenez-vous en donc à moi ; on est joli-
ment remercié de ses services... Et cette pauvre
Louise ! J'en mourrai , j'en mourrai , c'est sûr. (*Elle
sort.*)

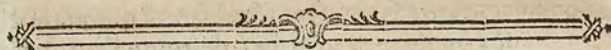
SCENE XVI.

LE COMTE, *seul.*

VOILA donc ce bien si envié , si désirable , ce
bonheur d'avoir des enfants : cette malheureuse
fille fuit la maison de son père.. L'infortuné ! J'étais
prêt à lui apprendre... Il allait savoir... Ce père
imprudent est , je crois , un honnête homme. Il pa-
rait fier , franc , sensible , mais sa fille ! Un tel
écart , un tel oubli de soi-même ne peut être que le
fruit

fruit du vice ou de la plus simple innocence. Dois-je donc écouter le sentiment d'humanité qui parle à mon cœur, ou dois-je m'armer de toute l'autorité que la nature & les loix m'ont donnée sur mon fils? Ah! dans l'incertitude où je suis, ce dernier parti est le plus sûr pour ma gloire & pour son bonheur. Allons calmer cette ame impétueuse : s'il est quelque moyen de réparer tant de maux, le Ciel me les inspirera sans doute ; mais gardons nous d'écouter une pitié aveugle, dont les effets seraient plus funestes à ma famille, que les malheurs que j'aurais voulu éviter.

Fin du second Acte.



ACTE III.

(Le Théâtre représente le même Salon qu'au premier Acte, une table, des fauteuils.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, seule.

MON oncle a surpris mon secret... Eh, pouvait-il ne pas le lire dans mes regards, dans mon trouble?... Volsan! ingrat Volsan! ton cœur est à une autre, & je pourrais t'épouser?... Non, non. Plûtôt m'enfouir dans une retraite éternelle!.. (*Tirant un portrait de sa poche.*) C'est donc là son image, cette image chérie, & que je devrais ne plus regarder... Je devrais aussi l'effacer de mon esprit, de mon cœur. Quand je rassemblais ainsi tous les traits de son visage, j'éprouvais un sentiment doux & pénible tout-à-la-fois... (*fixant le portrait.*) C'est lui... Oh! c'est lui-même, & combien il s'en faut encore que ce soit lui? (*Elle pose le portrait sur la table.*) Détournons mes yeux de ce portrait.. Sa vue me fait trop de mal... Mon cœur est bon; il n'est pas né pour haïr; & cependant je crois que je sens des mouvements de haine contre celle qui est aimée de Volsan.

SCENE II.

SOPHIE. CHARLES.

CHARLES, *accourant.*

UNE jeune fille voudrait parler à Mademoiselle.

SOPHIE.

Qui est-elle ?

CHARLES.

Elle ne veut pas le dire... Elle pleure... Je crois qu'elle a la tête un peu troublée, mais elle fait pitié.

SOPHIE.

Sçachez qui elle est.

LOUISE, *derrière le Théâtre.*

Je veux lui parler... Je veux lui parler.

CHARLES.

L'entendez-vous, Mademoiselle ?

SOPHIE, *à part.*

Serait-ce ?... Si c'était... (*haut.*) Qu'on la laisse entrer !



SCENE III.

SOPHIE. LOUISE.

LOUISE.

AH, Mademoiselle ! je tombe à vos genoux, Mademoiselle... Daignez m'écouter... Il est à moi... Si vous saviez... Ah, Mademoiselle, on dit que c'est vous... (*Sophie veut la relever.*) Non, non... Je ne sortirai pas de la place où je suis que vous ne m'ayez exaucée.

SOPHIE, *d'un ton tremblant.*

Relevez-vous ; par grace, relevez-vous... Eh ! Qu'est-ce que vous désirez ?

LOUISE, *avec une sensibilité ingénue.*

Rendez-le moi.

SOPHIE.

Qui ?

LOUISE.

Lui, qui est tout ; lui, qui est à moi.

SOPHIE, *à part.*

Je ne me trompais pas... C'est elle.

LOUISE, *avec ingénuité & désordre.*

Je suis la fille de Dorimont.... Ah ! mon pauvre père !... Que fait-il à présent ? Il me cherche... Il est au désespoir... Et moi, je cherche... Où est-il ? Ah ! Mademoiselle, ayez pitié de moi.

SOPHIE.

Eh ! Que puis-je pour vous ?

LOUISE, *avec ame.*

C'est à moi qu'il appartient par ses promesses & par un lien... Rendez-le moi.

S O P H I E, *à part, en détournant la tête.*

Ah, comme elle l'aime aussi!

L O U I S E, *sanglotant*

Vous parlez toute seule! Vous ne daignez pas m'adresser la parole?... On ne m'écoute pas, on me rebute, on me méprise... Je suis pourtant bien à plaindre! (*Elle pleure.*)

S O P H I E, *essuyant les larmes de Louise,*

Ne pleurez pas ainsi; soyez plus raisonnable.

L O U I S E, *avec désordre.*

Non; ma raison me quitte... Je voudrais qu'elle ne revint jamais, je voudrais que tout ce qui est n'existât que dans mon imagination... Je voudrais... Que ne voudrais-je pas être, pour ne pas perdre Volfan!

S O P H I E, *d'un ton douloureux.*

Et vous me le redemandez!

L O U I S E, *avec ame.*

Mademoiselle... Il m'a parlé de vous... Il m'a dit que vous étiez bonne, généreuse... On veut que vous l'épousiez... Ah Ciel! ôter la vie, c'est peu de chose... Mais ôter ce qui est plus que la vie, ce qui est tout!...

S O P H I E.

Au nom de Dieu, calmez-vous, Mademoiselle.

L O U I S E.

Que je me calme, & avant que je sache!... Ah! si vous saviez!... Il faut, il faut que j'aye Volfan, ou que je meure.

S O P H I E, *avec beaucoup de sentiment.*

Vous me déchirez le cœur?... Embrassez-moi, ne me haïssez pas... Pauvre petite!... Je voudrais qu'il dépendit de moi; si vous pouviez juger de l'ef-

54 LOUISE ET VOLSAN.

fort que mon ame se fait ! Ah, je suis plus malheureuse que vous , vous êtes aimée.

LOUISE , avec désordre & beaucoup de douleur.

Oui , je le suis... je l'étais... Mademoiselle , vous pleurez ! vous souffrez !.. Ah ! si je pouvais ; mais je ne peux , je n'ose... Je ne suis pas seule... Rendez-le moi , ou j'expire à vos pieds.

SCÈNE IV.

LE COMTE. LOUISE. SOPHIE.

LE COMTE , à part.

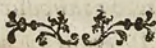
C'EST sans doute cette infortunée !.. (*Il s'approche , relève Louise , qui se laisse asséoir dans un fauteuil , & appuie avec égarement sa tête sur la table.*)
Sophie , laissez-nous.

SOPHIE.

Mon oncle..

LOUISE , tandis que le Comte accompagne Sophie ,
relève sa tête , & aperçoit le portrait de Volsan qu'elle met sur son cœur.

Que faisais-tu là ? c'est à nous que tu appartiens..
Ta physionomie me rassure... ce n'est pas celle d'un trompeur.



SCÈNE V.

LE COMTE. LOUISE.

LE COMTE, *revenant vers Louise.*

QU'AVEZ-VOUS, Mademoiselle?
LOUISE, *fixant le portrait avec une joie d'égarement.*

C'est lui!.. c'est lui!..

LE COMTE.

C'est Volsan!

LOUISE, *ingénument, en se retournant.*

Où est-il? Le connaissez-vous?... Que je vous plains de le connaître!... Ah! Monsieur, il vous abandonnera... (*s'apercevant que Sophie est sortie.*) Ciel... elle n'est plus ici! elle n'y est plus! Est-ce qu'elle me fuit?... (*parcourant la scène.*) Mademoiselle!... Mademoiselle, ne me fuyez pas.. (*Le Comte la retient.*) Laissez-moi la chercher, la fléchir... elle me fuit! tout est perdu pour moi.

LE COMTE.

Elle ne vous fuit pas: écoutez-moi... elle ne vous fuit pas.

LOUISE, *se laissant ramener, & du ton le plus ingénu.*

Bien sûr?... je me fie à vous.

LE COMTE.

Vous êtes, je le vois, la fille du Peintre Dorimont.

36 LOUISE ET VOLSAN,

LOUISE, *ingénuement.*

Et l'épouse promise de Volsan ; & je suis venue pour le redemander.

LE COMTE.

Asseyez-vous. Volsan a promis de vous épouser ?

LOUISE, *avec sentiment.*

Et le Ciel l'a entendu : il n'y a que des hommes qui puissent s'opposer à tant de bonheur. Monsieur, avez-vous aimé ?

LE COMTE.

Si j'ai aimé ! ... Si j'ai aimé ! ...

LOUISE, *avec une joie d'égarement.*

Grand Dieu ! je te remercie. Voilà un être qui m'entendra, qui aura pitié de moi, qui ne jettera point un regard froid sur mes douleurs... Ah ! sentez-vous tout le bien que votre présence me fait ?

LE COMTE, *à part.*

Elle me touche. . (*haut.*) Si vous aimez bien Volsan, vous ne voulez pas l'exposer à devenir malheureux ?

LOUISE.

Non, jamais, jamais.

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas sans doute que le hasard le fit naître homme de qualité?...

LOUISE, *ingénuement.*

Je l'aimais tout de même ; cela ne l'empêchait pas de m'aimer... Lui malheureux ! Je l'ai vu si heureux d'être aimé de sa Louise !...

LE COMTE.

Pour n'en devenir que plus infortuné par la suite.

LOUISE, *avec sensibilité & chaleur.*

Oh, non, cela n'est pas possible... Monsieur, il fuyait le monde pour venir auprès de moi... Il avait

un air si doux, si tendre. Il semblait devoir être si fidèle ! Son cœur chercha le mien , & il le trouva. Il eut bientôt tout mon amour , toute ma confiance : il ne peut pas , il ne doit pas en abuser... Mon ame est pure , il n'a pas voulu la flétrir , il ne s'est point fait un jeu de mon innocence... Est-ce ma faute à moi si le Ciel m'a fait si sensible ? Monsieur , puisque vous le connoissez , au nom de Dieu , faites que je le voie !

LE COMTE.

Eh bien , vous le verrez encore une fois.

LOUISE, avec une joie de délire.

Je le verrai... Ah , vous êtes un ange que le Ciel m'envoie ! (Elle rebaise le portrait.) Volfan... Volfan... Jete verrai...

LE COMTE.

Il viendra : jusqu'à ce moment soyez tranquille.

LOUISE, avec douceur.

Ah , oui , puisque je dois le revoir.

LE COMTE.

Oui , vous le reverrez.

LOUISE, avec désordre.

Oh , comme je suis soulagée ! Mais viendra-t-il tout de suite ? Monsieur , c'est son père qui est cause... Vous avez un air si bon , qu'il m'inspire de la confiance... Vous êtes un de ses amis ! un de ses parens peut-être ! je le croirais à l'amitié que je me sens pour vous. Vous êtes tout mon espoir. Oui , Monsieur , c'est son père qui est cause. Voyez à quoi tient le bonheur ! Si Volfan était seul , je suis bien sûre...

LE COMTE, à part.

Eprouvons son cœur... (haut.) Faudrait-il donc pour votre bonheur que son père n'existât plus ?

58 LOUISE ET VOLSAN,

LOUISE, *avec la plus grande force.*

Moi ! Moi ! désirer !.. Ah , Monsieur , vous connaissez bien mal le cœur de la pauvre Louise... Il me rend bien malheureuse , mais que Dieu qui m'entend prenne sur mes jours pour ajouter aux siens ! Il a donné la vie à Volsan ; jugez s'il m'est cher ! Il est père , il doit être sensible... Que ne puis-je le voir !.. Il ne m'écouterait pas sans bonté , sans pitié... Je lui dirais tout... Il saurait tout... Je suis aussi sa fille... Il entendrait une voix que son cœur ne méconnaîtrait pas... Encore ce service , Monsieur , faites-moi voir le père de Volsan !

LE COMTE, *cédant à l'attendrissement, à part.*
Malheureuse fille ! Vous le voyez.

LOUISE, *d'un ton déchirant.*

Grace , grace ! Vous , qui êtes aussi mon père , grace !

SCENE VI.

LE COMTE. LOUISE. VOLSAN.

VOLSAN.

LOUISE avec mon père ! Ah , Louise !

LOUISE, *s'élançant vers Volsan.*

Te voilà !.. (*mettant la main sur son cœur.*) Il ne me quittera plus.

LE COMTE, *à part.*

Je ne puis résister à sa douleur. (*haut.*) Malheureuse.

V O L S A N.

Ah, ma Louise !

L O U I S E, *avec douceur & ingénuité.*

Où ta Louise... Mon ami, adressons-nous à ton père, il a vu mes larmes ; elles l'ont attendri.

V O L S A N.

Regardez-la, mon père, voyez son air honnête & simple, le charme & la douceur de sa physionomie qui est le symbole de son ame ; me trouvez-vous si coupable à présent ?

L O U I S E, *très-ingénuement.*

Quand je vous disais qu'il ne m'aurait jamais quitté de lui-même, je le savais bien... Eh ! quels sont les méchants qui auraient le cœur de nous séparer ? Ah, Monsieur, par pitié, unissez-nous.

L E C O M T E, *à Volsan.*

Vous avez réduit au désespoir cette fille ingénue... Et votre Cousine, & moi !..

L O U I S E, *avec sentiment.*

Je voudrais que personne ne souffrit.

V O L S A N, *avec force & chaleur.*

J'ai résolu de remplir mon devoir : Louise, tu triomphes de deux passions que ton ame ne connaît pas ; l'ambition & l'orgueil m'ont livré des combats pénibles, mais je n'ai pas cessé un instant de t'aimer. Je jure par ce qu'il y a de plus sacré de n'avoir jamais de compagne, d'épouse, que Louise... Aucune puissance de la terre ne serait assez forte pour m'en détourner. Je dois remplir ma promesse, lui rendre l'honneur, rendre un père à son enfant..

(*à son père qui se détourne attendri.*)

Ce mot vous émeut... Ah, ne vous efforcez pas de cacher votre attendrissement ! Prenez pitié de cette infortunée, de votre fils. Louise, tombons aux pieds de mon père... Son aveu consacrera notre

60 LOUISE ET VOLSAN,
union.. Il la bénira.. Mon père... Mon père... Vous
y consentez... N'est ce pas que vous y consentez ?
LE COMTE, avec noblesse & bonté, après une
pause.

Voyez, Volsan, voyez où conduisent les pas-
sions effrénées. Je pourrais, en déployant l'autorité
paternelle, rendre vos remords vains & tardifs ; je
pourrais condamner à l'ignominie cette jeune infor-
tunée... (à Louise qui fait un mouvement d'effroi.)
Rassurez-vous ; l'honneur de mon fils est le mien ,
& mon cœur vous avait déjà nommé ma fille... Re-
levez-vous , je consens à votre union... Embrassez-
moi tous les deux.

V O L S A N.

Ah ! mon père...

L O U I S E , éperdue de joie.

Ah ! Monsieur , vous me donnez la vie... Je vous
dois tout... tout... Je ne puis parler... La joie... le
faiblissement... Ah , Volsan , je suis ta emme...
Mais où est mon père... Courons , courons dans les
bras de mon père.

SCENE VII, & dernière.

LES PRÉCÉDENS , DORIMONT. NANETTE.

D O R I M O N T , d'une voix forte.

ELLE est ici ! On me l'a dit , entrons.

N A N E T T E , accourant derrière.
Où est-elle ? Où est-elle ?

D O R I M O N T , avec énergie.
Viens , ma fille.

N A N E T T E.

Cette chère enfant ! La voilà donc retrouvée !

D O R I M O N T , à Louise , en l'entraînant.
Sortons, sortons de cette maison.

L E C O M T E.

Voyez , elle s'élance dans le sein de son époux.

D O R I M O N T , avec fureur.

Son époux ? Ce séducteur ! Puisse le Ciel entendre la malédiction que je prononce sur lui.

L O U I S E , avec la plus grande force.

Grand Dieu ! N'exauce pas mon père !

V O L S A N.

Monsieur... Ne refusez pas d'être mon père.
Vous aviez pour moi de l'estime & de l'amitié.

D O R I M O N T.

Point de mariages entre gens de conditions inégales !

L O U I S E , avec la plus vive chaleur, au Comte.

Monsieur, priez-le pour moi... Ah, priez-le tous pour moi.

L E C O M T E , à Dorimont.

Mon ami, nous ne sommes plus les maîtres de refuser notre consentement. Volsan , embrassez votre beau-père.

D O R I M O N T , après avoir embrassé Volsan.

Ah , Monsieur le Comte.

N A N E T T E , sautant au cou de Louise.

Je savais bien, moi, qu'ils se marieroient !
Je l'avais toujours dit, ils étoient faits l'un pour l'autre.

L E C O M T E.

Allons, Monsieur Dorimont, dissipez vos craintes.

62 LOUISE ET VOLSAN,
DORIMONT.

Trop souvent, après les premières années de l'amour...

LOUISE.

Je n'ai pas peur de cela.

VOLSAN, *montrant son cœur.*

Et voilà mon garant.

LE COMTE.

Mes enfants, vous venez d'éprouver que les écarts de l'amour peuvent avoir des suites heureuses, mais le plus souvent elles en ont de très funestes. Votre exemple, loin de séduire la jeunesse, doit au contraire l'effrayer & la contenir.. Combien il en est qui ont commis la même faute, & qui n'ont pu la réparer ! combien d'infortunés que l'avarice ou l'orgueil de leurs parents ont livré à l'opprobre & à des regrets éternels ; mais je n'ai consulté que mon ame ! elle me dit en ce moment, que si les passions extrêmes égarent quelquefois la prudence, rien ne doit jamais dispenser d'être honnête homme.

F I N.

